

PAULINE LIBERSART

Historiquement
Votre



Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelques formes que ce soit (l'art. L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Toute représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Illustration de couverture : ©SJR
Crédits photos : @massonforstock - ©Deposiphotos
Images intérieures : ©pixabay et ©Deposiphotos
Tous droits réservés

AUDÉLO EDITIONS.EI
4, rue Jean Lurçat
95320 St Leu La Forêt

© 2023 – AUDÉLO EDITIONS.EI
ISBN : 979-10-359-9206-4

Prisonnière des
Convenances



Chapitre 1

Gabriel se leva souplement du lit, incapable de rester allongé plus longtemps. Il attrapa sa chemise de lin blanc et l'enfila comme il l'avait quittée : sans la déboutonner. Il la rentra dans son pantalon noir avant de mettre ses bottes.

S'étirant comme un chat et ébouriffant ses cheveux d'un geste énergique, il alla ouvrir la croisée. Il respira profondément, savourant l'air printanier porté par le vent avant d'appuyer son épaule contre le mur pour admirer le lever du soleil sur les toits de Paris. Le spectacle était toujours aussi grandiose, il ne s'en lasserait jamais.

Quand la clarté du jour fut suffisante pour éclairer son logis, il se retourna et prit le temps d'examiner la fille qui dormait paisiblement dans son lit. Elle était jeune et très belle. C'était une magnifique rousse aux yeux verts avec un petit nez retroussé et des myriades de taches de rousseur sur sa peau laiteuse.

Il adorait ce mélange explosif.

Il l'avait troussée plusieurs fois cette nuit avec un enthousiasme toujours renouvelé, sans même lui retirer son jupon et ses dessous. Ce comportement n'était pas dans ses habitudes mais, sans doute, la conséquence de longs mois d'abstinence. Lorsqu'il était sur le front, Gabriel se refusait à toucher aux filles suivant son régiment qu'elles soient prostituées, cantinières ou femmes d'officiers esseulées... Ce principe lui avait permis d'éviter les infections, maladies et autres désagréments liés à la vie militaire. Il comptait bien continuer à respecter ses règles d'hygiène quand il était en mission.

Il prit le temps de caresser du regard les courbes graciles, adorables de sa compagne, éclairées par le soleil du matin.

S'il avait été peintre, il n'aurait pu s'empêcher de dessiner ce corps alangui au milieu des froufrous de soie, de satin et de dentelle, d'esquisser ses petits seins aux pointes roses qui s'échappaient de leur prison neigeuse dans une innocente provocation, d'user ses pastels à rendre le flamboiement de ses cheveux contre les draps blancs.

S'il avait été sculpteur, il aurait magnifié dans le marbre la beauté de l'arc tendre de ses lèvres ; dans l'argile la fragilité de son corps abandonné au sommeil.

S'il avait été poète, il aurait écrit une ode, à la gloire de ses longues jambes qu'il devinait sous le fin jupon et dont le sillon sombre menait au triangle fauve, source des plaisirs qu'ils avaient partagés.

Mais il n'était qu'un officier en permission...

Il avait ramassé cette beauté au bal donné la veille par la Durantine, célèbre courtisane chez qui il avait ses entrées. Charmante, enjouée, c'est la jolie demoiselle qui l'avait abordé, le mettant au défi de l'inviter à danser. Elle avait ostensiblement flirté, lui laissant supposer qu'elle exerçait la même activité que leur hôtesse.

Elle avait l'air en bonne santé, avec son teint frais et ses dents intactes. Les quelques questions habiles auxquelles elle avait répondu sans méfiance avaient permis à Gabriel de s'assurer – autant que possible – qu'elle était saine.

Bizarrement, sa jolie flamme l'avait suivi chez lui sans même négocier son prix comme il était d'usage dans sa profession. Elle ne s'était pas étonnée qu'il la conduise dans une mansarde sous les toits, et pas dans un hôtel particulier ou un bel appartement, ce qui aurait été plus conforme à ses galons d'officier de cavalerie.

Elle ne devait pas être très expérimentée sous l'allure provocante d'ingénue en robe de soie blanche qu'elle s'était donnée. D'ailleurs, plusieurs fois au cours de leurs ébats, elle s'était inquiétée de faire « comme il faut » et l'avait vouvoyé. Très surprenant en de tels moments de passion entre des amants occasionnels ayant une relation tarifée...

En fait, plus Gabriel réfléchissait, plus il était convaincu d'être l'un de ses premiers clients. Quand il lui avait ôté sa robe et retroussé ses jupons avant de s'allonger sur elle, elle avait paru surprise. La lumière allumée l'avait gênée. Lorsqu'il avait léché et mordillé la pointe de ses seins, elle avait rougi. Elle avait dû se

retenir de recouvrir sa jolie poitrine quand il était passé à des plaisirs plus épicés.

Gabriel se savait bien pourvu, mais cela n'avait jamais posé de problème avec les femmes – au contraire –, mais sa belle avait laissé échapper un gémissement de douleur quand il l'avait prise. Elle n'était plus vierge, mais diablement étroite.

Délicieusement, divinement étroite pour lui.

Il en avait presque été flatté, comme un premier amant. Il avait aimé s'attarder, pour lui offrir le temps de s'habituer, alors même qu'il brûlait de la pilonner, excité comme jamais par ses petits cris et son parfum de rose.

Il s'était senti merveilleusement bien, calé dans la vallée de ses jambes, entre ses cuisses vêtues de leurs bas de soie blanche et de leurs jarrettières roses. Il l'avait embrassée, et elle lui avait rendu ses baisers comme une courtisane n'aurait jamais dû le faire, se donnant sans retenue... et il avait cessé de réfléchir, lâchant la bride à son désir.

Et, elle avait joui ! Gabriel était presque certain que sa jolie flamme n'avait pas simulé son plaisir.

Au lieu de la congédier après ce très satisfaisant échange, comme il le faisait toujours, peu désireux que la fille s'incruste, il s'était surpris à avoir encore envie d'elle. Alors qu'elle commençait à se rhabiller, pâle et silencieuse dans la lumière des chandelles, il l'avait attrapée et culbutée au milieu du lit à genoux devant lui, son jupon par-dessus la tête. Il l'avait prise d'une poussée profonde, la faisant crier.

Il avait savouré chacun des gémissements qui avaient accompagné ses coups de reins. Elle avait joui une nouvelle fois, comme une femme heureuse d'être à lui, et elle s'était endormie dans ses bras, confiante comme une amante, alors qu'elle aurait dû être bien plus méfiante pour une courtisane.

Gabriel n'avait pas souhaité la réveiller et la renvoyer. Il avait sommeillé une paire d'heures, la tenant tendrement serrée contre lui, leurs jambes entremêlées, se laissant aller à certains rêves qu'il ne s'était jamais autorisé avec une autre, l'imaginant sienne.

À cet instant, la vision idyllique sous ses yeux ralluma son désir. Il avait de nouveau envie d'elle. Un feu brûlant partit de ses reins et se répandit dans ses veines. Il retira vivement ses bottes et commença à déboutonner son pantalon en se dirigeant vers la couche. Il serait généreux avec elle, très généreux.

Élise se réveilla en sursaut, désorientée, perdue. Un homme la touchait, la poussait pour qu'elle roule sur le dos ! Elle sentit la fraîcheur de l'air sur ses seins nus, sur ses cuisses que quelqu'un écartait !

Elle ouvrit brusquement les yeux avec un frisson d'appréhension et se détendit avec un soupir rassuré. C'était... Gabriel.

La jeune femme se demanda ce que son bel amant comptait faire en posant sa bouche à cet endroit, mais la réponse fut vite

évidente. Elle commença à gémir, à cambrer les reins, ignorant si elle voulait lui échapper ou...

Elle enfouit les mains dans la masse épaisse et soyeuse de ses cheveux blonds, l'attirant et le repoussant tout à la fois, choquée par l'indécence de cette délicieuse caresse. Elle ne savait pas qu'on pouvait faire « ça ». Personne ne le lui avait jamais dit.

— Oh, mon Dieu ! murmura-t-elle en refermant les yeux alors que Gabriel se montrait de plus en plus gourmand d'elle.

Se mordant la lèvre, les doigts crispés, agrippés aux draps, Élise tenta de retenir ses gémissements, trop révélateurs de ses réactions. Une vague de plaisir aussi brûlante que celles de la nuit déferla soudain en elle. Elle s'arqua avant de retomber, alanguie, dans les oreillers.

Sentant le rire de Gabriel dans son souffle contre sa peau sensible, elle se força à soulever ses paupières plaisamment alourdies. Elle le vit relever la tête, ses yeux bleus pétillants de malice. Il glissa sur elle et, alors qu'elle n'avait pas encore repris le contrôle de ses sens, il la pénétra d'un puissant coup de reins.

Élise cria sous cette possession totale, presque brutale. Rien ne l'avait préparée à ce qu'un homme soit si imposant ! Elle avait été surprise, la veille, quand il avait ouvert son pantalon. Mais quand il s'était enfoncé en elle et que son corps s'était presque immédiatement adapté à lui, elle avait réalisé l'étendue de son ignorance. Surtout lorsqu'elle s'était rendu compte que cet avantage physique s'accompagnait d'une vigueur et d'une énergie très au-delà de tout ce qu'elle avait connu.

Sans le savoir, Gabriel lui avait fait découvrir pour quelle raison une femme pouvait apprécier les attentions d'un homme.

Elle comprit, à l'accélération de ses mouvements, que la délivrance approchait. Élise ne le voulait pas. Elle désirait profiter de sa nuit avec lui... encore un peu.

Puisant dans ses connaissances toutes neuves, elle se débattit contre la toile du plaisir qui l'enserrait et menaçait de se refermer sur elle. Haletante, elle repoussa son bel amant. D'une voix devenue rauque qu'elle ne reconnut pas, elle lui ordonna de s'allonger sur le dos. Docile, Gabriel se retira et s'étendit, nu, les bras en croix, au milieu du fouillis des draps. Élise déglutit en voyant son... dressé comme un mâ.

Seigneur ! Elle ignorait même comment se nommait cette partie de l'anatomie masculine.

Sachant que cela lui plairait, elle le prit entre ses mains, joua avec lui de ses doigts fins, faisant coulisser la peau souple sur la barre d'acier. Elle fut surprise de son propre plaisir à le tenir de cette façon, à le sentir réagir à ses sollicitations alors qu'il se soumettait à elle. Gabriel lui sourit et arquait les hanches, l'incitant à continuer par ses gémissements, à se montrer plus hardie, plus aventureuse.

De son côté, le jeune officier savourait pleinement la situation. Maîtriser son désir faisait partie de ses talents, les femmes avaient toujours apprécié ! Il aimait la façon innocente dont Élise jouait avec lui. Elle arrivait presque à lui faire croire qu'elle caressait un homme pour la première fois de sa vie.

Ravie des réactions de son amant, Élise l'observa entre ses cils baissés. « Gabriel » était le prénom d'un archange, il ressemblait à

un ange blond... Mais il n'en était pas un. Elle en était certaine à présent.

Elle se décida brusquement et se mit à califourchon sur lui. Repoussant son jupon sur ses hanches, elle lui dévoila son triangle roux avec une absence de pudeur qui ne cessait de la surprendre.

D'une main un peu tremblante, elle le guida et glissa doucement le long de son sexe, retrouvant le plaisir de le sentir en elle, long et dense instrument de sa jouissance.

Gabriel posa les mains sur ses seins que le caraco laissait toujours échapper ; enhardie par ses encouragements, pourtant prodigués dans un langage cru qui la choquait, Élise le chevaucha jusqu'à ce que le monde bascule autour d'eux dans un cri partagé.

Chapitre 2

Élise nouait les derniers rubans de sa robe de bal lorsque Gabriel s'approcha d'elle. Elle masqua un frisson se demandant ce qu'il désirait.

— Tiens, dit-il en lui tendant une bourse de cuir fauve.

La jeune femme sursauta, brutalement ramenée à la réalité et au rôle qu'elle était censée jouer. Elle se contraignit à lui adresser un sourire de remerciement et, vivement, elle la prit pour l'enfourer dans son réticule, sans parvenir à dissimuler totalement sa gêne devant cette transaction scandaleuse.

— Je dois y aller, murmura-t-elle en enfilant ses gants.

L'officier hésita un instant. Sa jolie flamme n'avait pas vérifié la somme qu'il lui avait remise avant de ranger la bourse. Elle n'avait pas non plus essayé de lui extorquer un petit supplément pour l'avoir gardée la nuit entière à sa disposition... Étrange.

En tout cas, il espérait que ce qu'il lui avait offert – bien supérieur à ce qu'il payait habituellement pour une soirée de plaisir avec une professionnelle – lui permettrait de se préserver quelque

temps, de ne pas se donner à d'autres hommes avant un long moment.

Peut-être pourrait-il demander à Élise l'exclusivité de ses faveurs, la prendre pour maîtresse officielle ?

Gabriel en avait largement les moyens. Il allait tendre la main pour la retenir, mais il suspendit son geste. À quoi bon ? Il repartait dès le lendemain rejoindre un régiment pour une nouvelle mission. Il n'aurait pas le temps d'installer la jeune femme. Il ne savait pas quand il reviendrait à Paris pour s'en occuper, et surtout il ne pourrait vérifier que la jeune beauté resterait fidèle en son absence.

Il la regarda sortir sans parler et la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans l'escalier, laissant derrière elle un parfum de rose et de regrets.

Élise descendit aussi vite que possible les cinq étages en tenant fermement la rambarde de cuivre, prenant garde de ne pas glisser sur les marches de marbre et surtout à ne pas accrocher l'un de ses talons dans la volumineuse crinoline de sa robe.

Quelle idée de construire des immeubles si hauts ! songea-t-elle.

Ses jambes tremblaient un peu : la fatigue et l'angoisse sans doute... Mais elle était heureuse. Elle avait réussi. Elle l'avait fait !

Sans sonner le concierge, elle poussa avec difficulté la lourde porte de chêne donnant sur le boulevard et sortit. Elle s'immobilisa, éblouie par la lumière crue du matin. La jeune femme soupira de soulagement en voyant la voiture discrète et sans blason qui l'attendait au coin de la rue.

La portière s'ouvrit à son attention, et elle se dépêcha de monter, se laissant tomber sur la banquette.

De l'intérieur, Marie-Ange de Frémont, referma prestement le battant et frappa au plafond pour que le cocher fouette les chevaux. La gouvernante, qui avait déjà tiré les rideaux, s'empressa de draper une cape sombre sur les épaules tremblantes de sa maîtresse, dissimulant la robe de bal. Elle rattacha avec rapidité et efficacité les longues mèches rousses échappées du chignon bien malmené. Elle posa également sur la tête d'Élise un ravissant chapeau dont l'épaisse voilette noire couvrit le visage.

Pendant ce temps, l'attelage prenait de la vitesse dans les rues pavées encore désertes.

— Tout va bien, madame ? s'enquit-elle avec sollicitude.

— Très bien.

Marie-Ange de Frémont lui sourit, sans parvenir à masquer une légère tristesse. Sa petite Élise n'avait jamais vraiment cru à son projet, mais elle était désespérée au point qu'elle l'avait tout de même laissée tout organiser.

Par le mari d'une cousine éloignée, qui était majordome chez la Durantine, Marie-Ange avait réussi à obtenir des invitations pour ce bal très privé. Elle avait la certitude que personne de la famille de madame ni aucune de ses relations n'assisterait à cette soirée. Il n'y aurait que des inconnus. Élise était tellement peu sûre de son jugement qu'elle lui avait demandé de choisir à sa place parmi tous les hommes présents celui qu'elle devrait séduire.

La gouvernante avait veillé à ce que celui qui aurait le privilège de toucher cette enfant qu'elle chérissait, qu'elle avait élevée

comme sa fille, soit jeune et sain. Quand elle avait vu ce soldat près du buffet, dans son bel uniforme de l'armée impériale aux boutons et aux épaulettes dorés, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus comme un ciel d'été, le sourire facile de ses belles dents blanches intactes, elle avait songé qu'il ressemblait à un ange. Et sa petite Élise avait bien besoin d'un ange gardien...

Elle avait questionné discrètement quelques personnes. Sa réputation auprès des dames était flatteuse.

— A-t-il été correct ? osa demander Marie-Ange qui avait redouté toute la nuit d'avoir commis une erreur dans son choix.

— Il a été... parfait. J'ai suivi vos conseils pour le motiver. Il a apprécié, murmura Élise en rougissant sous sa voilette.

La jeune femme soupira. La conversation qu'elle avait eue avec sa gouvernante la veille avait été la plus embarrassante de toute sa vie, mais cet échange lui avait démontré à quel point elle était ignorante dans l'art de séduire et de satisfaire un homme.

— Il vous a prise plusieurs fois, c'est bien, dit Marie-Ange, soulagée, en se laissant aller contre la banquette.

Élise laissa échapper une unique larme, qui roula sur sa joue. Elle ne l'essuya pas.

— Plaît à Dieu que je sois enceinte, il le faut.

Elle se reprit et ouvrit son réticule, tendant à sa gouvernante la bourse que Gabriel lui avait donnée. Marie-Ange fut surprise par l'importance de la somme qu'elle contenait.

— Avec cet argent, vous achèterez des cadeaux à votre bébé. Ce sera l'héritage de son véritable père.

Chapitre 3

Le colonel Georges-Henry Drozier, comte d'Ambrecourt, vêtu de son uniforme d'apparat, pénétra d'un pas martial dans le hall de son château. Le claquement des talons de ses bottes sur le marbre précieux résonna avec sécheresse sous les somptueux plafonds à caissons peints en style Renaissance Italienne.

Inconsciemment, le propriétaire des lieux bombait le torse pour paraître plus grand. Par habitude, il ne retira pas son couvre-chef, qui masquait une calvitie plus que naissante, ne respectant pas l'étiquette qui prévoyait pourtant qu'un homme se découvre à l'intérieur.

Conformément aux instructions qu'il avait envoyées quelques jours auparavant, la domesticité du château au grand complet était alignée au pied de l'escalier à double volute : livrées impeccables, robes noires et tabliers sans faux pli, parfaitement amidonnés, comme il se devait dans la demeure d'un haut dignitaire de l'Empire.

Chacun salua à son tour, avec le respect qu'il exigeait d'eux.

Voilà un retour plein de noblesse, songea-t-il, satisfait.

La tenue de son château ne manquerait pas laisser une impression favorable aux hommes qui l'accompagnaient. Le colonel Drozier avait dû beaucoup insister pour que ces deux généraux acceptent son invitation à faire un détour pour une halte dans son domaine d'Ambrecourt.

S'il parvenait à impressionner ces deux proches conseillers de Napoléon III, alors il aurait toutes les chances d'être bientôt l'un d'eux... Une nouvelle étape dans sa glorieuse carrière militaire !

Arrivé dans le grand salon d'apparat, le comte se crispa et serra les dents. Son épouse manquait à ce parfait tableau domestique. Où était donc cette rouquine écervelée ?

Il dissimula son irritation en s'adressant à la gouvernante qui se tenait, rigide et hautaine, près de la double porte.

— Madame de Frémont, où est la comtesse ?

— Madame est dans ses appartements. Les douleurs ont commencé ce matin. La sage-femme est près d'elle. Le bébé sera bientôt là.

Un sourire froid étira légèrement les lèvres minces du colonel Drozier d'Ambrecourt. Enfin !

— Sergent, occupez-vous de mes bagages ! ordonna-t-il à son aide de camp. Et veillez aux comforts de mes hôtes ainsi qu'à la bonne installation de leur escorte.

— Oui, Colonel ! répondit celui-ci en faisant claquer ses bottes dans un impeccable demi-tour.

D'Ambrecourt pivota vers ses invités avec un rictus obséquieux et les convia à le suivre. Il leur fit les honneurs du château, et ils finirent par son magnifique bureau, où la vue sur le parc était époustouflante.

Le dîner fut servi dans la salle à manger bleue, réservée aux hôtes de marque. Les lieux avaient retrouvé leur lustre d'antan, avant que son idiot de beau-père ne ruine la famille par ses investissements hasardeux.

Dans cette pièce restaurée avaient été regroupés les derniers tableaux de maître et sculptures de la collection d'un ancêtre, esthète avisé, lui donnant le charme d'un luxe aristocratique légèrement décadent.

Le repas fut aussi impeccable et savoureux que le colonel l'avait exigé. Il allait plonger sa petite cuillère en argent dans un succulent sorbet au citron lorsqu'Étienne, son valet personnel – qu'il laissait en permanence au château pour surveiller sa sotte d'épouse – entra discrètement et se pencha vers lui en murmurant :

— Le bébé est là.

D'Ambrecourt sourit avec fierté à ses hôtes en s'excusant de devoir les abandonner un moment. Ceux-ci tinrent à le féliciter de cette naissance et annoncèrent qu'ils attendraient son retour pour sabrer le champagne.

Le colonel se hâta de monter l'escalier de marbre, tout en veillant à ne pas nuire à sa prestance : il ne devait pas donner l'impression de se précipiter.

Après six ans de mariage, il avait enfin un héritier !

Au premier étage, il entra dans les appartements de son épouse sans même frapper. Les cheveux roux de la jeune femme étaient détachés et s'épalaient sur l'oreiller. Il détourna les yeux.

Il avait toujours détesté cette couleur criarde. Si cette rouquine arrivait à avoir une certaine allure en société, grâce à une éducation aristocratique, dans l'intimité elle n'était guère appétissante. Elle était trop grande, trop maigre, avec de petits seins d'adolescente et un teint gâté par les taches de rousseur.

— Où est mon fils ? Je veux le voir, exigea-t-il, cherchant du regard le nourrisson sans même saluer son épouse ou s'enquérir de sa santé.

La jeune femme sursauta et ouvrit les yeux. D'une voix épuisée, elle répondit :

— Monsieur, c'est... c'est une fille.

Le colonel d'Ambrecourt se raidit face à cet affront.

Six ans d'attente pour une donzelle !

Avec une lenteur inquiétante, il se tourna vers la gouvernante, qui se tenait près de la table de toilette, un paquet de langes vagissant entre les bras.

— Sortez ! articula-t-il d'une voix glaciale.

Marie-Ange de Frémont comprit aussitôt la signification du regard paniqué de sa maîtresse et se précipita hors de la chambre serrant l'enfant contre elle.

Le colonel d'Ambrecourt referma lui-même la porte, contrarié que cette femme ait osé emmener le bébé, mais il avait d'autres priorités que de la rappeler. Il se devait de châtier son épouse pour la honte qu'elle venait de jeter sur son nom et sa réputation.

Quelques secondes plus tard, un premier hurlement de douleur retentit...

Marie-Ange de Frémont s'éloigna le plus vite possible de la chambre, impuissante, comme chaque fois que ce monstre s'en prenait à Élise.

Elle devait à tout prix mettre le trésor d'Élise en sécurité, loin de ce démon. Du bout du couloir, elle vit la sage-femme lui faire signe ; celle-ci l'entraîna vers un escalier de service.

— Julie Roche, la couturière, vient d'accoucher. Elle pourra être la nourrice du bébé le temps que cet... homme reparte.

Car au château, mais aussi au village, tout le monde connaissait le véritable visage du colonel Drozier. Beaucoup avaient eu à souffrir de ses manières de despote, mais personne autant que sa jeune épouse.

Déterminée, la gouvernante s'enroula dans sa cape sombre et sortit du château. Elle s'enfonça dans la nuit pour une longue marche, serrant contre elle son précieux fardeau.

Son désespoir à l'idée d'abandonner Élise seule, face à ce monstre, était immense ; mais elle ne pouvait prendre le risque de laisser cette belle petite fille exposée à la vindicte haineuse de celui qui se croyait son père.

Chapitre 4

Ma très chère mère,

J'espère que cette lettre vous trouvera bien portante.

J'ai été navré d'apprendre que vous vous inquiétiez tellement pour notre parent bien-aimé. Je sais quelle attention vous portez à la santé et au bien-être des nôtres.

D'ici une semaine, je quitterai Metz pour rejoindre Sedan et mon nouveau régiment.

L'aide de camp du colonel Drozier, comte d'Ambrecourt ayant été muté dans un autre régiment, j'ai repris son poste. Je serai désormais le sergent Fournier du troisième régiment de cavalerie de Sa Majesté l'empereur.

Dans l'attente impatiente de vous revoir en notre cher Paris, je vous souhaite tout le bien possible, chère maman.

Votre fils dévoué